

Musée d'art moderne de la Ville de Paris



Œuvres de Hans Hartung au Musée d'art moderne de la Ville de Paris, le 7 octobre, avant sa réouverture. CHRISTOPHE CAUDROY POUR « LE MONDE »

Plein cadre sur les collections

Réagencé et rénové, le musée offre aux œuvres un écrin aéré et lumineux

Ni tout à fait le même ni tout à fait un autre : ainsi se présente le Musée d'art moderne de la Ville de Paris (MAMVP) – à ne pas confondre avec le Musée national d'art moderne du Centre Pompidou –, qui rouvre ses portes vendredi 11 octobre après un an de travaux. En vérité, l'établissement, situé dans le 16^e arrondissement, n'avait pas totalement fermé : le public conservait un accès à certains espaces, pour des expositions temporaires, mais il lui fallait contourner l'immense bâtisse pour s'y faufiler par l'entrée secondaire, avenue de New-York. Désormais, les visiteurs y seront accueillis à nouveau par l'entrée monumentale, avenue du Président-Wilson. L'ambition était de revenir à l'architecture du bâtiment tel qu'il

avait été pensé à sa création, en 1937, et qui avait été bousculée par des réaménagements successifs. La lumière pénètre davantage dans cette aile est du Palais de Tokyo, qui descend en cascade jusqu'à la Seine, la circulation s'y effectuant avec plus de fluidité. Pour célébrer l'événement, l'accueil se fera en musique, vendredi, à partir de 18 h 30, avec, sur le parvis, un DJ set. La découverte du nouveau parcours s'effectuera aux sons de Duke Ellington, Charlie Mingus et Thelonious Monk, interprétés en live par un big band. C'est dans cette ambiance jazzy que le visiteur pourra apprécier le nouvel accrochage, qui permet de voir pour la première fois des œuvres restées pendant des années dans les réserves. Au total, quatre cents peintures, photographies et sculptures qui, selon l'engagement du musée à son origine,

mettent en valeur le rôle de Paris dans l'histoire récente des arts. Avec cette nouvelle présentation, il s'agit, selon Fabrice Hergott, directeur du musée, « *de sortir d'une vision conventionnelle, d'apporter des contrepoints, de montrer ce qu'on ne voit pas ailleurs* ». **Hartung en vedette** On croisera au fil de la déambulation des œuvres de Matisse, Derain, Vuillard, Dubuffet, Picabia, mais aussi d'artistes étrangers pour lesquels la France, et surtout sa capitale, ont joué un rôle important, tels l'Allemand Otto Freundlich ou le Chinois Peng Wan Ts. Des toiles connues, d'autres oubliées ou sur lesquelles on pose un regard nouveau dans l'environnement dans lequel elles se trouvent désormais placées.

Parallèlement, le musée a choisi, pour sa réouverture, de consacrer une exposition temporaire, « You », à la collection Lafayette Anticipations : des artistes contemporains répondent, chacun à sa manière, aux désordres du monde. Le visiteur pourra aussi découvrir ou redécouvrir le peintre français d'origine allemande Hans Hartung (1904-1989), pionnier de l'abstraction lyrique, auquel le MAMVP consacre une rétrospective en pas moins de quatre cents œuvres. Autant de raisons de retourner explorer dans ses nouveaux atours ce palais Art déco, bâti sur la « colline des musées » pour l'Exposition universelle de 1937. ■ **SYLVIE KERVIEL**

Supplément réalisé dans le cadre d'un partenariat avec le Musée d'art moderne de la Ville de Paris.

Musée d'art moderne
de la Ville de Paris,
le 7 octobre, avant
sa réouverture.
CHRISTOPHE CAUDROY POUR « LE MONDE »



« Nous devons montrer ce qu'on ne voit pas ailleurs »

Selon Fabrice Hergott, directeur du Musée d'art moderne de la Ville de Paris, la nouvelle présentation des collections vise à surprendre en mettant en lumière des œuvres méconnues ou dérangeantes

D'une nouvelle présentation des collections permanentes d'un musée, on s'attend à ce qu'elle en améliore l'accès et la vision. C'est le cas au Musée d'art moderne de la Ville de Paris (MAMVP), grâce aux aménagements qui rendent l'entrée plus simple et plus lumineuse et débarrassent les salles de quelques encombrements inutiles. Mais ce retour à l'état originel de l'architecture n'est pas ce qui saute aux yeux : parce qu'il a été accompli en évitant tout effet ostentatoire et, plus encore, parce qu'il est au service d'un accrochage qui surprendra bien plus fortement.

Par le biais de quelque 400 peintures, photographies et sculptures, il déroule un récit historique qui diffère nettement de celui que présente le Musée national d'art moderne (MNAM) – qui prit d'abord place dans l'actuel Palais de Tokyo avant de rejoindre, en 1977, le Centre Pompidou nouvellement créé. Or la comparaison s'impose d'autant plus immédiatement à l'esprit que les deux musées sont nés

ensemble – en 1937 – d'un même constat, d'un même manque.

« L'Etat et la Ville étaient confrontés à la même accusation : l'absence à Paris de tout musée d'art contemporain digne de ce nom, rappelle Fabrice Hergott, directeur du MAMVP, avec qui l'on découvre les nouveaux espaces avant leur ouverture, le 11 octobre, au public. Ils se sont alors mis d'accord pour élever côte à côte deux bâtiments symétriques, l'un national, l'autre municipal, qui devaient être prêts pour l'ouverture de l'Exposition universelle de 1937 – et ne l'étaient, du reste, qu'en apparence. »

Une remise en cause des hiérarchies

L'un et l'autre n'ont véritablement fonctionné qu'après la Libération. Mais avec des buts différents. Pour le MNAM, il s'agit d'entreprendre de combler l'effrayant retard accumulé par rapport au Museum of Modern Art (MoMA) de New York et d'autres collections internationales, retard dont sont coupables l'ignorance en matière d'avant-gardes et le nationalisme traditionneliste de la plupart des conservateurs français

depuis la fin du XIX^e siècle. Au MAMVP, le but est de mettre en valeur le rôle de Paris dans l'histoire récente des arts. Donc de constituer « une collection très majoritairement française, au sens de "fait en France" et non évidemment de par la nationalité de naissance des artistes ».

C'est là, insiste Fabrice Hergott, un « point très important » de l'histoire du musée, nécessaire pour comprendre sa politique d'acquisitions et d'expositions. Côté exposition, il est ainsi significatif que le musée rouvre ses portes avec une rétrospective du peintre Hans Hartung (1904-1989), né à Leipzig, qui produisit l'essentiel de son œuvre en France. Côté collections, l'accrochage met symboliquement en valeur Otto Freundlich (1878-1943), né en Pologne, qui séjourna souvent à Paris avant de s'y installer en 1933, et mort au camp de concentration de Lublin-Majdanek. Le MAMVP consacre aussi, à l'occasion d'une donation, une salle au remarquable et méconnu peintre Peng Wan Ts, né dans le Sichuan en 1939 et parisien depuis 1965.

Pour mieux signifier cette volonté, l'identité visuelle du musée est donc désormais fondée

sur les représentations de la tour Eiffel par Robert Delaunay : « Une image plus nette de ce que nous sommes et qui est de mieux en mieux comprise à l'étranger », selon Fabrice Hergott. Une politique soutenue par la mairie, affirme-t-il. « Nous devons donc affirmer notre identité à partir de cette situation. Notre but n'est pas de constituer une collection encyclopédique – et, de toute façon, nous n'en aurions pas les moyens au regard de ce qu'est le marché de l'art aujourd'hui –, mais d'avancer des propositions inattendues, d'aller voir à côté, là où les autres ne vont pas. De s'intéresser à des artistes qui ne sont pas nécessairement les plus exposés aujourd'hui mais qui n'en sont pas moins intéressants pour autant. »

Si les premières salles du parcours ne surprennent pas en exaltant le fauvisme, le cubisme et les débuts de l'abstraction dans l'ordre chronologique de ces avant-gardes, les surprises viennent vite, en effet. Elles peuvent tenir aux œuvres elles-mêmes : un paysage de Matisse que, de loin, on attribuerait plutôt à un artiste moins novateur – Marquet ou Friesz –, mais qui



n'en est pas moins de lui; ou, à l'inverse, un Dufy brutal et presque tragique qui s'oppose à sa réputation d'aimable décorateur de salons; ou encore un portrait par Gromaire – peintre que l'on ne regarde plus guère aujourd'hui – du chirurgien-dentiste et amateur d'art Maurice Girardin, qui donna sa très abondante collection au musée en 1953; ou, autres portraits méconnus, ceux que Vuillard fit dans les années 1930 des membres du groupe des nabis, dont il était lui-même l'un des fondateurs: Bonnard, Denis, Maillol et Roussel. Vuillard fait alors de l'histoire de l'art sous forme de tableaux, comme, plus récemment, et avec plus d'ironie, Bioulès portraiturant les membres de Supports/Surfaces.

Une certaine prédilection pour les Derain de l'entre-deux-guerres et les De Chirico tardifs, des Picabia sombres des dernières années de sa vie confrontés à des Dubuffet contemporains, des Gruber qui se mesurent à des Fautrier, un Hantaï de 1959 qui pourrait être un Degottex: qu'ils séduisent ou fassent grincer les dents, de tels pas de côté sont si fréquents qu'on finit par avancer l'hypothèse d'une claire volonté, sinon de provocation, du moins de remise en cause des hiérarchies habituelles. Ce que confirme Fabrice Hergott. A demi-mot d'abord, en se justifiant par l'histoire du musée: « Ces acquisitions sont d'abord le résultat des partis pris personnels des conservateurs qui ont travaillé ici autrefois, Pierre Gaudibert, Jacques Lassaigne, André Berne-Joffroy et, naturellement, Suzanne Pagé. Nous sommes les héritiers et les continuateurs de leur action. » Puis de façon plus affirmée au fil de la conversation: « Nous devons sortir d'une vision conventionnelle de l'histoire de l'art qui s'est imposée à force de simplification. Nous devons apporter des contrepoids, montrer ce que l'on ne voit pas ailleurs. »

Dans cette démarche, la Société des amis du Musée d'art moderne de la Ville de Paris, fondée en 1975, est une alliée puissante. Chaque année, le montant de ses achats se situe autour de 1 million d'euros, faisant plus que doubler les moyens d'acquisitions du MAMVP: « *Picabia, Fontana, le grand Vedova que nous accueillons cette année, le Dufour acheté aux enchères au printemps, tout cela a été rendu possible par les Amis.* » Ces achats sont parfois allés de pair avec

En 1937, la France et Paris cherchaient à créer un musée d'art contemporain digne de ce nom. Mais aussi à mettre en valeur ce que les artistes, d'où qu'ils soient, ont créé sur le territoire

des expositions. Il en va de même de plusieurs donations importantes, consenties par l'héritière d'Henry Darger, la Fondazione De Chirico ou le galeriste berlinois Michael Werner à l'occasion de rétrospectives. A en juger d'après celles que les conservateurs du MAMVP préparent aujourd'hui, il devrait s'enrichir dans les toutes prochaines années d'œuvres de Gabriele Münter, d'Anna Eva Bergman et de Toyen, trois artistes encore méconnues qu'il est en effet plus que temps de mettre en lumière. ■

PHILIPPE DAGEN

Des volumes revus pour plus de fluidité

L'agence h2o architectes, associée au Studio GGSV, signe la réhabilitation du bâtiment parisien

C'est un juste retour de l'histoire qui redonne sa lisibilité un peu perdue à un lieu précieux de la capitale. Vendredi 11 octobre, le Musée d'art moderne de la Ville de Paris (MAMVP), situé dans le 16^e arrondissement, va révéler ses nouveaux atours. Plus précisément: améliorer les conditions d'accueil du public dans le hall, et permettre une plus grande fluidité entre les différents espaces, notamment ceux réservés aux expositions temporaires. L'agence h2o, qui signe cette réhabilitation de quelque 14 000 m², associée au Studio GGSV, a su prendre en compte le délicat héritage patrimonial d'une adresse octogénaire et en redonner sa propre lecture. « *Nous sommes un peu caméléon* », glisse Jean-Jacques Hubert, l'architecte en charge du projet, l'un des trois fondateurs de l'agence parisienne aux côtés de Charlotte Hubert et d'Antoine Santiard.

Le MAMVP se déploie dans l'aile orientale du Palais de Tokyo, juste en face du centre d'art du même nom. Initialement créé pour l'Exposition internationale des arts et techniques de 1937, le dessin de ce bâtiment d'ensemble, largement ouvert sur la Seine, répond clairement aux canons de l'Art déco: ornementation épurée, symétrie, recours à un ordre classique et sobrement monumental, notamment pour les colonnades, stylisation des motifs, hors de tout pittoresque... Dans ce Palais des musées d'art moderne – ainsi qu'on le nommait à ses débuts –, les deux établissements avaient été programmés, l'un pour la ville, l'autre pour l'Etat. Quatre architectes étaient chargés de leur réalisation: Jean-Claude Dondel, André Aubert, Paul Viard et Marcel Dastugue.

Tandis qu'il avait été conservé quasiment en l'état jusqu'à son ouverture au public, le 6 juillet 1961, le MAMVP a connu de nombreuses campagnes de travaux sur une période couvrant près de soixante années. Les premiers débutent en janvier 1971. Sous l'impulsion de Pierre Fauchaux, pape de la typographie et promoteur d'un « musée d'art mobile », et de l'architecte Michel Jausserand, vont naître les nouveaux locaux de l'ARC (animation, recherche, confrontation), une structure très novatrice ouverte sur la création contemporaine, fondée en 1966.

Quatre-vingts pages de méthodologie

De nombreux cloisonnements existants sont supprimés, permettant l'aménagement de nouvelles salles au rez-de-chaussée. Un plancher coupe l'ancien hall d'entrée, des bureaux et un centre de documentation se déploient sur une mezzanine, un auditorium est créé... Au menu: « *Cloisons amovibles, cimaises mobiles grâce à une trame au sol, plafond et éclairage mobiles* », ainsi que le détaille l'historienne de l'art Annabelle Ténèze dans la thèse sur l'ARC qu'elle soutient pour l'Ecole des chartes en 2004.

Puis, des travaux de réfection sont entrepris en 1976: l'accueil du « Salon de mai » et « du Salon des réalités nouvelles » disparaît. *La Danse*, d'Henri Matisse, s'installe dans l'ancienne salle obscure. C'est l'époque du départ du Musée national d'art moderne de l'aile occidentale du Palais pour le Centre Georges-Pompidou, sur le point d'être achevé, dans le 4^e arrondissement de Paris.

Entre 1991 et 1994, confiés à Jean-François Bodin, des réaménagements vont toucher les salles d'expositions temporaires du rez-de-chaussée haut, afin de les rendre accessibles aux personnes handicapées. Le même architecte sera chargé, en 2000, de repenser le parcours des collections permanentes. Au même

moment, une mission d'étude, puis la maîtrise d'œuvre de travaux de sécurité, sont confiées à l'atelier d'architecture Canal. A partir de fin 2001, *La Fée électricité*, de Raoul Dufy, fait l'objet d'un désamiantage intégral.

Les membres de h2o n'ignorent pas ce passif. Ils ont remporté le concours avec 80 pages de méthodologie. Les espaces où, à partir de 2016, ils devaient être amenés à intervenir avaient fini par connaître des problèmes de fonctionnement. Il leur a fallu au préalable réaliser un diagnostic d'ensemble avant de commencer à intervenir. Refusant d'arriver « *avec une idée précise* », mais tout de même « *un peu décontenancés* », ils ont dû « *ajuster le programme* » avec la direction de la construction, maîtresse d'ouvrage de la Ville de Paris. Le public ne le verra pas, mais d'énormes reprises en

Même peu spectaculaires, certaines interventions ont radicalement apaisé l'atmosphère des lieux

sous-œuvre ont été réalisées dans la zone des réserves. « *Comme le musée est en cascade* [durant l'exposition de 1937, l'on circulait principalement de l'avenue de New-York à l'avenue Wilson, une dizaine de mètres plus haut], explique Jean-Jacques Hubert, *on avait fini par perdre, au fil du temps, la perception naturelle des espaces. Et il nous fallait tout "remettre à plat" pour des questions d'accessibilité* ». L'intégralité de la mise aux normes a été confiée à l'agence Chiara Alessio Architecte.

Lié à son statut d'origine de pavillon d'exposition, le musée était par ailleurs devenu un exemple d'architecture revêtue, où « *l'aspect scénographique avait pris le dessus* », souligne Jean-Jacques Hubert. Tous les éléments structurels étaient dissimulés derrière des doublages. H2o a ainsi procédé à une multitude d'ajustements, au dévoilement partiel de certaines parties de la structure porteuse ou à l'exploitation du moindre interstice. Mises bout à bout, ces interventions, peu spectaculaires, ont radicalement changé, mais aussi apaisé l'atmosphère des lieux.

Si les salles Matisse et Dufy ont bénéficié de ces ajustements, concernant notamment leurs hauteurs sous plafond, l'effet est très sensible dans l'espace du hall d'accueil: ont disparu le plancher qui en entravait la volumétrie, désormais davantage ouverte sur l'extérieur, et l'ancien mobilier, même si de nombreux détails fonctionnels ont été réemployés. L'entrée retrouve son emplacement naturel après avoir été déplacée durant les travaux – réalisés en site occupé – à l'autre extrémité du bâtiment, en contrebas, coté quai.

Soumise à de nouvelles associations de surfaces courbes inédites, l'immersion dans la nouvelle entrée procure un certain plaisir pour qui aime ou veut jouer avec les correspondances et les variations: lignes, plans, horizontales, couleurs. Un enduit gris ciment, recouvrant majoritairement les parties transformées, accompagne avec subtilité la blondeur couleur pierre du sol. A cette union s'invite la lumière poudrée du couchant qui, par beau temps, revêt le vaste volume d'un généreux voile orangé. ■

JEAN-JACQUES LARROCHELLE

INFORMATIONS PRATIQUES

Musée d'art moderne de la Ville de Paris,
11, avenue du Président-Wilson, Paris 16^e.

Tél.: 01-53-67-40-00. Mam.paris.fr

Ouvert tous les jours, sauf lundi, de 10 heures à 18 heures. Nocturne jeudi jusqu'à 22 heures pour l'exposition temporaire et les collections permanentes.

Fermeture des caisses à 17h15 ou 21h15. Fermeture des salles à 17h45 ou 21h45.

Hans Hartung, peintre mouvementé

Pionnier de l’abstraction lyrique, amputé d’une jambe en 1944, il a « fabriqué le geste » nécessaire à son art

Il était une fois un petit garçon auquel on avait dit qu’il fallait craindre les orages. Alors, il décida de les regarder en face et, sur un cahier, de dessiner la fulgurance des éclairs. Plus tard, étudiant les tableaux de Rembrandt, ou le *Tres de mayo*, de Goya, il en reprit les grandes masses et les réduisit à des taches. C’était en 1922, et le jeune Hans Hartung (il était né à Leipzig en 1904) devint un des pionniers de ce qu’on appela plus tard l’« abstraction lyrique ».

C’est cette histoire que raconte, en près de 400 peintures, dessins ou photographies, le Musée d’art moderne de la Ville de Paris, avec l’exposition « La Fabrique du geste ». L’institution avait déjà montré Hartung, en 1980, mais s’était cantonnée à ses premières années, s’interrompant

« Il a dû penser son métier, le penser vraiment, réfléchir à ses outils et les réinventer en permanence pour conduire une œuvre sans cesse changeante »

JACQUES VILLEGLE
plasticien et peintre

avec les œuvres de 1939, afin peut-être de montrer à quel point il fut précurseur. En fait, on l’a su depuis, jusqu’en 1960 au moins, ses œuvres, que l’on croyait spontanées, où le geste primait tout, étaient peintes avec la plus grande minutie et de tout petits pinceaux.

Hartung accumulait les dessins, les aquarelles, les gouaches qu’il exécutait avec une liberté totale. Puis il en sélectionnait certaines, en faisait une mise au carreau pour les agrandir fidèlement, et les reproduisait soigneusement à la peinture à l’huile sur une toile. Il suivait en cela un conseil donné par le peintre et graveur Jean Hélion en 1935 : « *Ta voie est claire : il te faut obtenir, dans tes tableaux à l’huile, la fraîcheur de tes aquarelles. Agrandis-les !* » Cela lui permettait en outre de faire des économies de matériel, car il fut longtemps fort pauvre.

Il était pourtant né dans une famille de la petite bourgeoisie, si on peut qualifier ainsi un père médecin militaire. Il fait de bonnes études dans des académies d’art



Hans Hartung dans son atelier d'Antibes, en 1975. FRANCOIS WALCH/ADAGP

Villeglé, qui l’exprime crûment mais clairement dans le catalogue de l’exposition : « *La gestualité exige de la souplesse. Hartung a dû penser son métier, le penser vraiment, réfléchir à ses outils et les réinventer en permanence pour conduire une œuvre sans cesse changeante. Son handicap en a fait un artiste plus réfléchi que les autres.* »

Des formats gigantesques

Car, au faite de sa gloire, au moment où, en 1960, il vient d’obtenir le Grand Prix de la Biennale de Venise (ex aequo avec Jean Fautrier), il bouleverse complètement sa méthode. Cessant d’agrandir ses petits dessins, il attaque enfin directement la toile, avec des outils adaptés. Le premier, c’est un aspirateur ! Un ingénieux bricolage lui permet d’inverser sa fonction, et il souffle l’air et la peinture sur le tableau. De là, il passe rapidement aux compresseurs et aux pistolets des carrossiers, abandonne l’huile pour l’acrylique, et, en excellent graveur qu’il est, incise la peinture encore fraîche avec les instruments les plus saugrenus, de la brosse à étriller les chevaux jusqu’à ces râteaux en éventail si utiles pour ramasser les feuilles d’automne. Tout cela est un secret d’atelier : il interdit aux critiques qui le visitent de décrire et même de nommer ses outils.

La construction d’un grand atelier à Antibes, l’emploi d’une équipe d’assistants qui lui préparent ses toiles et ses couleurs le libèrent totalement. Paradoxalement, c’est à la fin de sa vie, alors qu’il éprouve les plus grandes difficultés à se déplacer, que sa peinture devient totalement libre : des formats gigantesques, giflés à coups de branches de genêt, aspergés à la tyrolienne de maçon ou au pulvérisateur à vigne. Les dernières années sont les plus productives, Hartung peignant presque un tableau par jour : le vieillard fou de dessin jubile enfin, et c’est épatant. ■

HARRY BELLET

« Hans Hartung. La Fabrique du geste », du 11 octobre au 1^{er} mars 2020.

« You », une exposition pour répondre au désordre du monde

Une cinquantaine d’œuvres de la collection Lafayette Anticipations rejoignent le musée pour sa réouverture

Une longue amitié lie le Musée d’art moderne de la Ville de Paris (MAMVP) et la collection Lafayette Anticipations. Guillaume Houzé, l’un des héritiers de la dynastie qui a créé les Galeries Lafayette, venait tout juste d’être atteint par le virus de la collection d’art contemporain, à 25 ans, qu’il soutenait déjà l’institution parisienne. Mécène de deux monographies consacrées aux plasticiens français Mathieu Mercier (en 2008) et Didier Marcel (en 2010), il est resté fidèle à sa passion. L’exposition « You » est le point d’acmé de ce dialogue entre public et privé.

Constituée de plus de 50 œuvres, « You » offre un florilège de la collection que Guillaume Houzé a montée d’abord avec sa grand-mère, Ginette Moulin, puis enrichie dans le cadre du Fonds de dotation Famille Moulin, créé en 2013. Quand s’est ouverte la fondation Lafayette Anticipations, à l’hiver 2018, dans le Marais parisien, il n’était pas question d’en faire la « boîte à bijoux » de cette collection, mais un laboratoire ouvert à toutes les formes de création, mode et design compris. Mais il n’était pas question non plus que les œuvres acquises restent invisibles au public. D’où cette exposition du MAMVP.

S’y confrontent des artistes déjà repérés dans le monde entier, comme Tatiana

Trouvé, Anne Imhof, Saädane Afif ou Abraham Cruzvillegas, mais aussi de nombreuses découvertes comme Rosalind Nashashibi & Lucy Skaer ou Lucy McKenzie. Elle annonce également une donation à venir, dont les contours vont bientôt être précisés officiellement. Une chose est sûre : certaines des œuvres accrochées dans le parcours de « You » resteront définitivement au musée.

L’équipe de Fabrice Hergott, directeur du MAMVP, a eu toute latitude pour proposer son point de vue à partir de la collection, riche d’environ 350 pièces. « *Nous nous sommes lancés dans ce projet, car nous avons la conviction qu’il s’agit d’une des collections les plus intéressantes de France, et nous avons eu carte blanche pour mettre en scène notre propre regard* », précise la conservatrice Anne Dressen, qui en assure le commissariat.

« Un paysage sensoriel »

Aux yeux de Fabrice Hergott, c’est « *tout le contraire d’une collection de prestige, de noms de l’art d’aujourd’hui* ». Plutôt un ensemble « *d’œuvres interagissant avec le réel et proposant des solutions. Ce qu’elles disent va plus loin que le flot hypnotique d’une histoire au jour le jour. Elles rendent compte de la présence de la vie face aux choses et aux êtres, et parfois avec eux* ».



« You », au Musée d’art moderne de la Ville de Paris, le 7 octobre.

CHRISTOPHE CAUDROY POUR « LE MONDE »

Pour mettre en lumière cette idée, Anne Dressen a choisi de ne pas imposer de thème, pour créer « *un parcours fluide et organique, où les œuvres se révèlent dans leurs échanges les unes avec les autres, voire se transforment* ». Pas de thème, donc, mais un choix de motifs qui traversent l’ensemble : le métal, l’eau,

le feu, l’air, la terre. Soit un parcours quasi alchimique, autour d’« *un fil conducteur poétique, mais qui ne se veut pas du tout autoritaire*, précise la commissaire. *L’idée est de créer des microclimats que le visiteur traverse, et de faire se rencontrer ces éléments qui se contaminent, se révèlent l’un l’autre* ». Jusqu’à frôler l’invisible et

les limites de la perception : Guillaume Leblon fait s’échapper une fumée du mur, qui transforme l’espace tout en étant aux limites de la matérialité ; Michel Blazy fait tomber une pluie noire, qui semble arrêtée dans sa chute, en lévitation ; Anicka Yi tente de composer le parfum du souvenir et de l’oubli.

Cette mise en scène est aussi, pour Anne Dressen, une façon de répondre au désordre du monde qu’évoquent nombre d’œuvres en filigrane : « *Tout est en mutation, les choses changent, se règlent et se dérèglent, sans plus de fixité rassurante. C’est de cette façon que les artistes nous invitent à prendre position*. » Ainsi du diptyque vidéo de Wu Tsang, une danse où « *les corps et les identités se mêlent et s’enchèvè trent* ». Ou de toutes ces œuvres qui évoquent la machine, interrogeant le monde de l’industrie. Au visiteur de répondre à sa manière à toutes ces sollicitations, comme le suggère le titre « You », emprunté à une vaste installation vidéo de Mélanie Matranga. En faisant dialoguer ces œuvres, Anne Dressen rêve de « *composer un paysage qui sollicite tous les sens ; un paysage sensoriel, mais éveillé* ». ■

EMMANUELLE LEQUEUX

« You. Œuvres de la collection Lafayette Anticipations », du 11 octobre au 16 février 2020.